P 158 E

28e ANNEE, — Numéro 12. Jeudi 21 JANVIER 1937.

LE VAILLANT

BON PATRIOTE GAI WALLON

FILS CATHOLIQUE

JOURNAL OFFICIEL DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES DE LIÉGE

Hebdomadaire affilié à l'Union de la Presse périodique Belge -- Union Professionnelle reconnue

Rédaction : Félix DAVID, 13, Rue Sœurs de Hasque. — Tél. 174.67.
Administration : Léon A. de BECO, 25 Rue Beeckman. — C. C. P. 19.12.72.

« **Hardy comme un César, je suis à ceste guerre où l'on combat armé d'un grand pot et d'un verre** ».

Olivier BASSELIN

Les étudiants et la loi sur la milice

Lettre ouverte à M. le Ministre de la Défense Nationale.

Monsieur le Ministre,

La chose est décidée ! Nous servirons la patrie pendant 17 mois. Mais avec la loi sur le temps de service, ont été modifiées les dates d'incorporation. Tous les régiments entrent sous les armes à la fin de l'hiver ou au printemps. Un épicier ou un chômeur futur milicien n'en est pas indisposé. Mais les étudiants — peut-on l'ignorer ? — finissent leur année en juillet. Les anciennes dates d'incorporation étaient fixées en conséquence.

Faut-il vous dire que les nouvelles dispositions plongent dans le plus grand embarras les miliciens de la classe 1937 et les autres? Vont-ils devoir, en demandant un sursis, sacrifier de leur existence 9 mois de chômage forcé, plus 17 mois de service, soit plus de 2 ans, ou bien vont-ils abandonner leur année d'étude, qui est souvent la dernière et la plus importante, en entrant à l'armée dans quelque temps?

Voilà un problème d'une importance extrême et d'une brûlante actualité.

Certes, on nous a affirmé qu'on vous avait fait observer ces desiderata. Par des articles imprécis et contradictoires, les journaux nous ont appris que des mesures spéciales étaient en préparation, qui permettraient à tous ces jeunes gens de profession scolaire : étudiants, instituteurs, professeurs, de commencer leur service en juillet. Mais aucune décision n'a été prise. Et les bureaux de recrutement continuent à tout ignorer dans leur splendide isolement.

Bien plus, un articulet venant de paraître dans la presse, démontre que le problème est reculé pour ne pas être résolu. Vous conseillez aux candidats gradés de réserve de la classe 1938 de demander le sursis qui les reportera à la classe 1939. Autrement dit, vous affirmez qu'on prendra des décisions.. plus tard et qu'il faut prévoir le pire.

Monsieur le Ministre, ne pourriez-vous pas, avec cette promptitude de décision qui vous caractérise, apporter à votre plan d'incorporation la légère correction qui s'impose et qui rassurera le monde des « gens d'école » ?

La tâche est d'autant plus aisée qu'ils sont pratiquement les seuls à former les compagnies-écoles pour gradés de réserve.

Une mesure rapide, officielle et définitive, *leur permettant de se libérer de leurs obligations scolaires avant l'entrée au service est attendue avec grande impatience par les miliciens de 1937, de 1938 et tous ceux qui les suivront.*

Tout n'est pas perdu quand tout peut encore être sauvé.

Aussi, Monsieur le Ministre, je vous prie de croire au plus profond respect et peut-être à l'éternelle reconnaissance d'

un futur soldat du Roi.

Agadir 1937 ? Mais non !

La phobie d'une guerre européenne est telle qu'elle engendre dans les cerveaux énervés des journalistes et de leurs malheureux lecteurs, des manifestations qui pourraient avoir des conséquences sérieuses. Autrement dit, on voit la provocation là où elle n'est pas; l'Allemagne, là où elle n'est pas et la guerre là où il n'y a rien.

Le 8 janvier, en ouvrant nos journaux, nous avons pu lire: « Dépêche d'Ems! Coup d'Agadir! La France va-t-elle mobiliser? »

Ça a duré trois jours et puis on s'est expliqué!

Un peu de calme s'il vous plaît. Il n'est pas question d'Agadir.

Et d'abord, qu'est-ce qu'Agadir?

En 1900, toute l'Afrique est nominalement aux mains des Européens. Seuls l'Ethiopie du Négus Ménélik II, le Libéria, et le Maghreb el Aksa du Sultan Abdul-Azir(Maroc) étaient encore indépendants ou presque. Le Maroc était à peu près inconnu, seuls les Espagnols y possédaient quelques « présidios » sur la côte. C'était un empire croulant; le Sultan n'y exerçait qu'une autorité très relative. La belle prise pour les Européens!

En 1904, l'Angleterre, désirant des compensations dans la Méditerranée, fait la grande dame avec la France, et « estimant que celle-ci, maîtresse du reste de l'Afrique du Nord-Ouest, avait besoin, pour sa tranquillité, de présider aussi à certaines destinées du Maroc, lui accorde le droit de veiller à la tranquillité de ce pays, et de l'aider dans les réformes dont il aurait besoin ». Le Maroc sera donc dorénavant sous la « surveillance » de l'Espagne et de la France.

L'Espagne accepte l'arrangement, et l'Allemagne, par la voix du chancelier von Bülow, déclare que « elle n'a rien à objecter ».

En 1906, l'Allemagne regrette cette déclaration qui la prive de tout espoir dans la Méditerranée, et, à son instigation, Abdul Azir provoque la réunion de la Conférence d'Algésiras. L'Allemagne en est pour ses frais.

En 1911, soulèvement des Marocains. Le sultan Mouley Hafid, qui a succédé à son frère en 1908, laisse faire. La France, craignant à juste titre pour ses intérêts, et forte de l'accord de 1904, envoie la colonne Brulard, qui prend Fez. La nouvelle arrive à Berlin.

Quelle superbe occasion pour le chancelier von Bethman-Holweg, qui, depuis son accession au gouvernement en 1909, cherche cette guerre avec la France qu'il n'obtiendra qu'en 1914. Il annonce à l'Allemagne que la France veut « prendre » le Maroc, et la canonnière allemande « Panther » est envoyée devant le port marocain d'Agadir, le 1er juillet 1911. L'Europe vit des semaines de fièvre, la guerre semble inévitable, on la prépare de part et d'autre. Et puis, après de savantes entrevues diplomatiques, l'atmosphère s'apaise et l'on signe l'accord du 4 novembre 1911, qui, moyennant une compensation pour l'Allemagne au Congo, permet à la France d'établir son Protectorat sur une partie du Maroc.

Devons-nous voir aussi dans l'infiltration allemande au Maroc espagnol, pendant cet hiver, une provocation délibérée de l'Allemagne, comme à Agadir? Mais non! Ou tout au moins un évident essai de mainmise sur une colonie? Même pas!

Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que l'Allemagne ne désire pas le Maroc, et même ne le prendrait pas si l'occasion s'en présentait. Mais il faut se garder de confondre « intentions » et « commencement d'exécution ». Et nous nions que l'Allemagne, profitant de la situation difficile en Espagne, ait envoyé des Allemands au Maroc pour créer un fait accompli, ou préparer une action militaire. Une guerre en Méditerranée ou dans l'Atlantique serait impossible pour l'Allemagne, tant qu'elle n'a pas une base plus rapprochée de l'Afrique. Vous rendez-vous compte que de Hambourg ou Kiel à Tanger, il y a 3000 kilomètres! Et à supposer que Franco soit un mauvais espagnol et aide l'Allemagne à voler à son pays, une de ses plus belles colonies, avouons que pour l'instant, et pour quelques années encore, s'il l'emporte dans la guerre civile, Franco a d'autres chats à fouetter, et pour son compte personnel.

Mais, direz-vous, allez-vous nier qu'il y ait pour l'instant au Maroc espagnol des arrivages massifs d'Allemands? Pas du tout, le fait est là, et nous ne nions pas les faits. Mais ces arrivages s'expliquent très aisément.

Tant que l'on s'est battu entre Espagnols, Franco s'est approvisionné en armements, grâce aux générosités des industriels, richards et banquiers espagnols dont il défendait la vie et les biens. Mais lorsque la Russie, voyant la victoire pencher pour les Blancs, a jeté sa carte dans la balance sous forme d'armes et de tanks, la lutte est devenue trop inégale, et Franco a dû faire appel à l'aide financière étrangère, notamment à l'Allemagne. Et que pouvait-il donner en contrepartie, sinon des matières premières, non de l'Espagne où l'on se bat, mais de la Colonie la plus proche de l'Allemagne: le Maroc. Et comme tous les bras espagnols sont occupés à tuer leurs frères, il a bien fallu que les Allemands viennent se payer eux-mêmes. De là, arrivage au Maroc d'ingénieurs, de techniciens, d'industriels et d'ouvriers.

Et si vous trouvez que Franco va épuiser le sous-sol des colonies espagnoles, et que ça n'est pas très patriotique, dites-vous qu'au contraire, s'il réussit à flanquer hors de son pays les voyous d'extrême-gauche, il aura d'un même coup sauvé l'Espagne et **le Maroc.** Car, dès les premiers jours des hostilités, les Rouges avaient placé dans leur programme l'abandon des colonies espagnoles, au nom de « la Liberté des peuples de disposer d'eux-mêmes ».

Ne pensez-vous pas que conserver à l'Espagne sa civilisation et ses colonies, ça vaut bien d'épuiser un peu le sous-sol du Maroc et d'y voir pendant quelques mois les visages, même déplaisants, des sujets d'Adolphe?

Georges GERARD.

---

tre Thirion, commença par jouer à cache-cache avec Kekè dans tout le Palais (au premier vu). Après deux heures de recherches, Kekè le dénicha. Moi, j'avais été entendre plaider un divorce par Jean de Coune, ne pouvant pénétrer au bar du Palais. Puis je revins fumer tranquillement contre un mur.

Il ne faut jamais regarder en l'air, rapport aux oiseaux.. Juste au dessus de moi brillait un éclatant « Défense de fumer ». Ça doit être gai, le Palais ! J'aimerais mieux une chaumière sur les bords de l'Amblève, avec une petite fée.. Je poussai la porte de la salle et regardai les avocats. Il y en a des chauves, des velus, des pelés.. Enfin le Maître vint. Les débats commencèrent. Le juge se marrait, le greffier rigolait dans son registre Kekè tâchait d'être sérieux. Bref tout le monde se tordait.. La vraie plaidoi*rie* quoi ! C'est todi plaisir d'esse squelette ! m'a dit celui-ci quand je l'ai interviewé. Me Thirion défendit son client comme il put.

Mommens gagna son procès haut la main.

En sortant, Kekè chantait: «J'aime les squelettes, parce qu'y a des os dedans ».

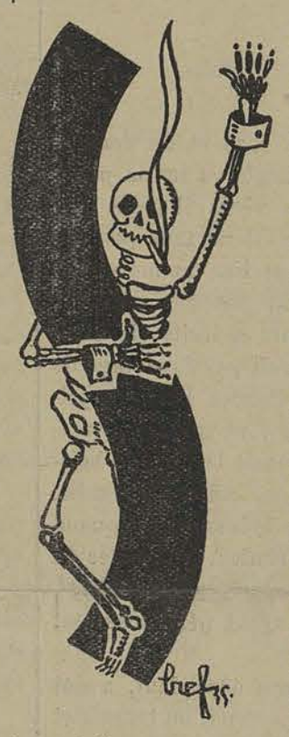
Et c'est fini. Bravo Kekè !

Bravo Pierre.

Jean MERLETOUT

Quand les os tentent!
ou
La défense des os primés

Les Grands procès de l'histoire
l'Affaire Mommens.



T'as un squelette, hein toi, sous ta sale peau velue? Eh! bien, mon vieux Mommens — qui l'eût dit, qui l'eût cru — en avait deux. On se fait des ors comme on peut, il en vendit un à un ami sincère, contre remboursement, soit 900 belgas (que ma mère me dise encore que je ne vaux rien!). Un tiens vaut mieux que 900 tu l'auras.. Deux mois plus tard. Pierre n'avait plus de squelette (car l'autre se décomposait), non plus la dite somme. Il jugea d'abord que ça sentait mauvais, écrivit au bonhomme, puis l'assigna et s'en fut prendre un demi, se disant qu'en juillet il passerait, outre sa troisième candidature en médecine, sa première philo. Madame Mommens, pendant ce temps, rêvait à son cher fils. L'heure était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ! Coup de sonnette ! La bonniche ouvre, introduit un Monsieur dans la force de l'âge (car il faut tout dire quand on est payé à la ligne) qui, virgule, portait un paquet volumineux. C'était le second squelette de Pierre Mommens (dans le paquet — Magermans aime aussi les parenthèses ! mais ça, c'est une autre histoire !). Le Monsieur désirant voir Madame, Madame vint, reconnut le squelette (toujours empaqueté) et refusa de le reprendre, la dite chose étant vendue. Ci surgit la controverse : « Prenez-le » — « Non, reprenez-le » — « Je vous dis de le prendre » — « Et moi de le reprendre » (ainsi moulte fois). Le Monsieur voulut partir sans le squelette. Madame, faisant preuve d'un sang froid peu commun, ferma la porte à clef. Quid ? dirait M. Wille. Storm op zu, dirait l'flamind ! Il fallut bien que l'homme signât un papier reconnaissant qu'il laissait *de force* chez notre ami Pierre, le squelette tout étourdi et déçu, car il croyait qu'après sa mort on lui foutrait la paix ! Pierre, en rentrant, jura, cracha dans ses mains et saisit le.. téléphone 2808747777. Commissaire ? Juge ? Avocat Général ? le Procureur du Roi ? le Roi ? Non, non, non.. Messire Kekè ! Celui-ci, près de son téléphone, attendait depuis trois ans « le client » (tout finit par arriver). L'homme à la force de l'âge, avait dit qu'il porterait plainte pour séquestration. Kekè assigna l'homme représentant ou le représenté par l'homme (moi, j'men fous, j'en merle tout !) :

1°) pour non-solution de payement, ce qui était la meilleure solution ;

2°) pour violation.. de domicile (ça, je n'en suis pas sûr !)

Et l'on plaida. Un vendredi, l'affaire finit par venir devant le Tribunal de Justice de Paix. J'y fus avec le Gros Ver, Acuria, le dit Mommens et deux autres compères. Kekè souriait. Manu souriait. Ils me dirent bonjour du bout des cils (pense, ils étaient en toge.. nous, on est des va-nu-pieds). L'avocat adverse, Maî-

(*Voir suite bas de la colonne précédente.*)

NOS ENQUÊTES

DE L'INDUSTRIE LA PLUS UTILE DE L'HOMME

Depuis l'époque où l'homme trouva pour la première fois qu'il y avait mieux que le creux de sa main pour pinter un pot avec un copain, la variété et la diversités des vases destinés à la boisson sont véritablement remarquables. Bien rares dans le monde sont les objets qui n'ont pas été, à l'un ou l'autre moment, utilisés pour contenir de la boisson; les uns n'étant pas spécialement aptes à ce travail, tandis que les autres (mon grand-oncle Odulphe, par exemple) semblaient avoir été créés dans ce but.

Il est à peu près certain que les premiers « verres » furent des objets naturels de forme appropriée tels que écailles de toutes espèces: écaille d'huître, d'œuf, coquille de noix ou que sais-je encore. Et on peut s'imaginer nos premiers ancêtres assis autour de leur caverne en un cercle assoiffé, plongeant en une course effrénée leurs écailles d'huître dans la boisson de la tribu.

Il est fort possible que nous en serions encore à employer des écailles d'huître, si quelque pionnier n'avait entamé la marche du progrès, en trouvant quelque part une demi-noix de coco.

Quoique depuis les noix de coco et les écailles d'huîtres ramassées dans la jungle ou sur la plage nous ayons progressé jusqu'au cristal, il y eut bien des étapes dans cette marche. Il ne faut pas oublier qu'il y avait certaines parties du monde où les écailles d'huîtres n'étaient pas des produits indigènes et qu'il y a plusieurs endroits (la Sibérie, par exemple) où l'on ne voit pas davantage de noix de coco. Dans ces circonstances, l'homme primitif se servit comme coupe de tout ce qui lui tombait sous la main et qui contenait le plus de boisson possible, tel que calebasse, œufs d'autruche, cornes d'animaux, morceaux de bois creux ou, quand l'homme primitif était très primitif, les crânes de feu ses ennemis avec qui, tout naturellement, il était en paix maintenant, ayant généreusement passé l'éponge sur le passé.

Il ne se passa pas longtemps cependant, avant que quelqu'autre génie inconnu se mît au travail et fabriquât une vraie coupe pour lui-même (probablement un des individus qui avait seulement une petite coquille d'œuf) et depuis lors, on fabriqua régulièrement des coupes et chacun transportait la sienne avec espoir, risquant la chance d'être invité par un copain. Ils les faisaient même enterrer avec eux dans leurs tombeaux, et c'est à cette pratique quelque peu optimiste, que nous devons la plus grande partie de notre connaissance actuelle.

Une fois que l'homme eut démarré dans la manufacture des coupes, il s'y tint fermement et à travers l'histoire, elles ont été faites de toutes les matières imaginables: verre, poterie, bronze, ivoire, pierre, étain, cuir, argent et or pour les Personnages Réellement Importants. La coupe naturelle qui continua presque seule à être utilisée à côté des articles manufacturés, fut la corne de vache. Ceci était principalement dû au fait que c'était le moyen favori des Belges de faire un sort à la bière et à l'hydromel; et quand on parle des Belges, on parle d'un peuple qui s'y connaissait réellement pour boire. En effet, notre Belge moyen buvait la bière plutôt comme un travail vital que comme une distraction; il buvait avant les repas, après les repas, aux repas et entre les repas. Le poète l'a dit en vers magnifiques dont les restes sont aujourd'hui sur une pierre battue par tous les temps:

Hac magna hal
Diur hic seozzlen

ce qui veut dire grosso modo: « boire est un travail assoiffant ». Il y avait donc deux raisons pour lesquelles le Belge aimait de boire sa bière dans une corne: 1° une corne bien choisie avait une honnête contenance et 2° vous ne pouviez déposer la corne sur la table avant qu'elle ne fût vide, à moins qu'il vous fût indifférent de répandre votre bière (mais même en ce temps à demi civilisé, il y avait des bornes à l'idiotie). Par conséquent, l'attention était attirée sur son vide et une paire de serfs, de domestiques ou de garçons sautait dessus et la remplissait à nouveau. Vous voyez que la corne avait réellement ses bons côtés du points de vue du Belge.

Les cornes continuèrent d'être en faveur en même temps que toutes sortes de coupes, bien longtemps après le temps des Nerviens. Il nous est resté peu de traces d'autres coupes de ce temps jusqu'à environ le XIV siècle. Il est possible que le fait de boire fut tombé en discrédit, en tout cas, cette période fut appelée l'Ere Sombre.

A l'époque médiévale, les gens semblaient fatigués de la corne comme forme de coupe, même celle du cerf qui avait le pompon pour la forme et devait certainement faire des « glouglous » magnifiques. C'est vers cette époque que les coupes et les bols en bois firent leur apparition.

Les bols en bois passèrent de mode tandis que d'autres manières et d'autres formes devinrent le dernier cri. Ces matières étaient variées, en fait, ce que votre bourse vous permettait : or, ivoire, pierre d'ornement, cristal; mais la forme la plus populaire pour tout qui était quelqu'un, commença par être ni plus ni moins que le bol d'érable relevé sur un pied central comme les verres à vin d'à présent, et se développa rapidement en une coupe appelée hanap; un mot que l'on n'aurait jamais dû laisser mourir. Ce serait tout simplement épatant de pouvoir dire à un ami: « Viens-tu prendre avec moi un hanap de Dort?

Il y eut aussi des coupes en forme de globes, la partie supérieure formant couvercle et empêchant des mauvais plaisants de jeter des mouches mortes et autres incongruités dans votre bière pendant que vous regardiez ailleurs.

La corne de rhinocéros a toujours été très recherchée pour les coupes, car on lui supposait la propriété de rendre inoffensive une boisson empoisonnée. Elle serait fort utile de nos jours dans les débits clandestins.

La crainte des boissons empoisonnées était due à l'importation d'Italie de l'axiome: verser du poison dans la bière d'un homme est, après tout, le moyen le plus sûr de le lui faire avaler. Cette redécouverte d'arts perdus fut appelée la Renaissance.

Une autre méthode de causer la mort d'un ennemi était de lui donner un broc de bière et de l'assommer pendant qu'il était aux prises avec lui. Le temps de faire un à-fond, était considéré par les experts comme juste ce qu'il fallait pour viser avec votre arbalète ou votre tromblon. C'est probablement le motif pour lequel beaucoup de brocs ont un fond en verre. Vous la souhaitiez longue et dure au donateur, leviez votre gobelet et vous l'observiez à travers le fond, remontant le ressort de son arbalète ou que sais-je, et vous sortiez de votre demi en disant : « Aha, je vous y prends cette fois », et il était couvert de confusion et s'en allait en se mordant les poings et, en grommelant furieusement, vous laissait en vie pour un jour encore.

Les brocs modernes sont en étain ou en verre et parfois en grès, mais ce dernier décline fortement. L'emploi généralisé du grès mit dans la tête des potiers l'idée de se payer une pinte de bon sang en fabricant des pots-égnimes. Il y eut des quantités de dessins différents, mais l'idée maîtresse était la même: le pot avait plusieurs trous dans le goulot, au-dessus il y avait un rebord creux qui communiquait avec l'intérieur du pot et avait plusieurs embouchures. Une seule de celles-ci était réellement en relation avec le liquide et vous choisissiez invariablement « la contraire », ou bien toutes communiquaient avec le liquide et vous n'arriviez pas à arrêter celles dont vous ne vous serviez pas, ou bien dans votre excitement, vous leviez le pot trop haut et le liquide sortait par le trou du goulot. En un mot, d'une façon ou d'une autre, vous arriviez rarement à avoir la boisson dans votre gosier, mais la versiez toute sur votre plastron faisant s'esclaffer tout le monde.

Le premier exemple connu de ces pots-énigmes est probablement le bol à propos duquel Jotuns, dans la mythologie scandinave, paria que Thor ne pourrait le vider en trois gorgées. Thor qui avait dans les environs la réputation d'enfiler la bière, accepta le défit, mais fut saisit d'étonnement et humilié en trouvant qu'il avait à peine affecté le contenu du bol. Il fut moins surpris quand le truc fut expliqué: le bol communiquait avec l'océan, donnant ainsi à Thor une tâche impossible et à Jotuns une bonne histoire à raconter dans les petites réunions intimes. Cependant, Thor eut l'ultime satisfaction de savoir qu'il avait créé un record « de la marée basse » et avait bu environ un kilomètre de mer. Mais, à mon idée, j'aurais été joliment mortifié de trouver que je n'avais pas été capable de distinguer l'eau de mer de la bière après trois bonne gorgées.

Un vase-farce d'une toute autre espèce était un fin tube de verre comme une trompette et long de 90 cent. environ. On appelait cela « un mètre de bière » et il était très difficile à boire, parce que, bien que la première partie fût aisée, au moment où vous le levier à peu près horizontalement, le reste bondissait vers vous comme une cascade et on vous sortait en vous laissant sur le seuil pour noyé. A vrai dire, il est très rare d'en voir actuellement dans les grands dîners. Mais c'est encore une autre tricherie; bien qu'appelé « un mètre de bière », il n'en mesurait que 90 cent. ce qui vous volait encore de 10 cent.

Mais de tous les récipients destinés à la boisson de nos jours, les meilleurs se trouvent dans un petit café du Boulevard St-Germain où l'on semble conserver la conception belge que boire est une profession. En effet, vous pouvez avoir là votre demi comme dans tout café, mais si vous voulez vous élever de la classe des femmes et des enfants dans une autre plus élevée, vous pouvez avoir « un distingué » : un grand verre sur pied assez court et qui contient un litre et quart. Si cela n'est encore que votre impression d'une « petite boisson » vous pouvez commander un verre de 2 litres et connu là comme un « Lipp ». Mais si vous désirez réellement la boisson d'un homme, vous prenez un « formidable » qui, lui, contient 5 litres.

CONCOURS DE PASTICHES

No III

LES CHATIMENTS

POEME EPIQUE.

I

Cours d'analyse ! O temps où des types sans nombre (?)
Attendaient prosternés sous un nuage sombre,
Que Germay arrivât,
Sentaient planer sur eux ses accents prophétiques
Et regardaient tremblants ce foudre analytique
Comme le mont Sina !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : « Quand va-t-il donc paraître ?
Se pourrait-il, mon Dieu, qu'il ait raté son train ;
Ah ! pourquoi le Seigneur nous donna-t-il cet homme,
Qui par ce temps glacial, malheureux que nous sommes,
Nous oblige à venir à l'univ si matin ».

Comme ils parlaient, la porte épouvantable et noire
S'entr'ouvrit et l'on vit surgir dans l'auditoire
L'homme prédestiné.
Et les students béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras croisés tenaient avec mystère
Un manuscrit roulé.

Au souffle de Germay, auditoire placide,
Les students prisonniers sous tes voûtes sordides
Frémirent comme au vent frémissent les épis ;
Et leur cri, ce doux cri qu'une intégrale apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
La Peugeot de Morand « non ignara mali ».

Et lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine,
Et les students sentaient planer sur leur échine
Une douce torpeur.
Et le tableau zébré d'angle et de parallèles,
Inondé d'intégrale et de différentielles,
En pâlissait d'horreur.

Quand il eut bien fait voir l'Infinitésimale
A tout ce qui restait chez lui de Manchaballes,
Glorieux, l'œil fixé sur quiconque bronchait,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
« Allez donc chez Morand ; allez, allez en paix ! »

II

O revers ! O leçon ! Lorsque le manchaballe
Eut reçu pour hochet une double intégrale,
Lorsqu'il eut sur son cours et sué et bloqué,
Lorsqu'avec vanité il eut montré sa science
A ses copains surpris qu'on puisse avec constance
Etre si bête et si calé,

Quand Germay eut pour lui écrasé bien des craies,
Lorsque durant des mois il eut usé ses braies
Sur les vieux bancs des math, ô doux et mol chevet !
Quand ce grand ouvrier qui savait comme on cogne,
Lui eut dans l'intellect enfoncé sans vergogne
Le songe que Morand rêvait,

Lorsqu'il lui eut donné pour cette circonstance
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Comme il était en train de rêver d'hyperboles,
Morand survint enfin qui lui posa des colles
Et le moffla tout effaré.

III

Il fut mofflé ! Morand, votre droite est terrible,
Vous avez commencé à le donner pour cible
A Germay triomphant.
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Un mot vous a suffi pour filer le suaire
Du pauvre étudiant !

R. I. P.

Le Vaillant demande aux abonnés qui n'ont pas encore payé leur cotisation de bien vouloir s'en acquitter le plus tôt possible.

Prière de verser au compte chèque de L. de Beco : 19.12.72.

Abonnement ordinaire 20 frs
„ de soutien 30 frs
„ d'Honneur 50 frs

MERCI !

PROMENADE EN PHILO

LA PHILO

Rarement, un seul mot a pu signifier tant de choses ? Ces 2 syllabes montrent les ravages de la loi du moindre effort sur un long vocable portant gilet blanc et haut de forme : « Philosophie et Lettres ». C'est une des Facultés, fille aînée de notre Alme Mère, où l'on fait de tout, parfois même de la philosophie (ainsi quand on paye 100 frs un cours de Janssens ou qu'on s'appelle Elvire Boulanger).

La philo c'est une arche de Noé qui héberge des êtres de races les plus variées. Futurs avocaillons, apprentis philologues et historiens s'y promiscuitent en une vaste salade.

Le lieu de leurs ébats communs est une nef aux murs couleur de crasse — les moins salissants —, meublée avec la même sobriété qu'un appartement à l'usage de fous furieux. Par distraction, quelques photos et quelques monnaies « qui doivent remonter au haut moyen âge » remplissent des valves poussiéreuses qui n'ont jamais pu servir à autre chose.

Des objets que l'on appelle bancs reçoivent sur leurs échines, les cuisses et les *graffiti* des générations qui se suivent et se ressemblent fort. Une porte capitonnée fait toute la joie d'Emile et une chaire, sans prétentions ni dorures, se dresse, avec l'arrogance d'une tour de guet, entre le plancher des vaches et la botte de l'Italie.

Si l'on supprime les monnaies du moyen âge et si l'on déguise Emile en Firmin, la même définition s'applique à la 2e Philo. Elle est seconde parce que certains s'y rendent après la première.

C'est dans ces auditoires bons à tout faire que les philologues retrouvent leurs contemporains du Droit pour faire ensemble un bout de chemin dans les cours de Halkin, de Vander Linden ou des autres professeurs de généralités — comprenez : de cours généraux.

A la fin de la 2ème année, ils se quittent pour ne plus se revoir. Les avocaillons sèchent, écrasés entre deux pages du Code. Les philologues regagnent leurs tanières. Ils commencent à faire leurs cocons de bouquins et de sciences pour s'envoler un jour licenciés.

En « Classique », on vit dans un blindage de quatre murs de livres, avec trou d'air sur le marché aux fleurs. Le bonheur y serait parfait sans les gaz du sous-sol et les bruits des historiens. Ce sont les locataires du premier, qui n'ont ni chiens ni enfants, mais un sens inné des reconstitutions.. historiques. Quand on pénètre chez ces évocateurs du passé à bruits de coulisse, on a l'impression de se trouver en présence d'une république des camarades qui daigne recevoir, de temps à autre, quelque professeur à sa table et.. qui paraît ignorer l'existence de L.-T. Halkin.

Mais l'ignorance de ce que peut être un assistant est poussée à son comble en « Romane ». Seul dans ce lieu de désolation, au milieu des rayons vides, des murs ébréchés et des meubles échappés au bombardement de Madrid, Maurice Wilmotte dispense, à bras raccourcis, son sourire de momie entre quatre planches de chêne. En face, une étagère et quelques vieux bouquins témoignent de l'existence et de la générosité d'une antique société de littérature wallonne.

Comme une vocation de philosophe « pur » se découvre seulement à chaque année bissextile, chez une personne, le plus souvent de sexe féminin, une cave suffit pour accueillir ces oiseaux rares, même s'ils sont accompagnés du curé de Voroux-lez-Liers.

Les Philos, c'est tout cela ! Auditoires remplis ou vidés de ceux qui seront docteurs en Droit, sans thèse, ou licenciés en Philosophie et Lettres, avec thèse. Classiques, qui ont l'air de travailler. Germanistes, qui ont l'air de vivre de leurs rentes. Romanistes, qui n'ont l'air de rien. Futurs juristes, qui se tordent les pouces à en mourir, en attendant quelqu'inoffensive interro.

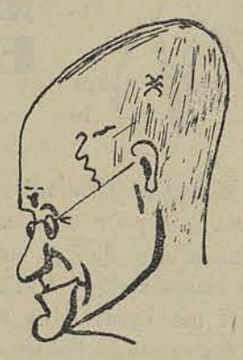
Les Philos, ce sont des professeurs trop ou trop peu connus pour qu'on en parle.

Les Philos, c'est la cohorte hybride des étudiants qui, au moment des récréations, se promènent sous l'horloge et qui, aux heures lourdes des examens, se font moffler en première ligne.

ARS.

Antoine GREGOIRE

Professeur en Romane, Classique et Germanique.



Comme un feu-follet, Grégoire, professeur d'exercices philologiques sur la langue latine et d'autres choses aussi, à Liége et à Bruxelles, se faufile, minuscule, le long des couloirs, non sans avoir accordé à Emile un sourire et une cordiale poignée de mains.

Le cours commence, à l'heure, par un bruit de voix qui rampe à sa façon jusqu'au 4e rang puis disparaît sans laisser de traces.

Mais — gloire en soit rendue à Dieu ! — une mimique ingénieuse sert de béquilles à l'organe débile du professeur d'orthophonie. Son crâne, qui échappe à tous les étalonnages anthropométriques ; ses petis yeux, qui savent rire et injurier à la fois; son menton mobile, qui trahit les mauvaises humeurs d'un jour comme les cyclones le l'examen; ses bras et ses doigts, qui entreprennent les arabesques les plus compliquées, tous ces charmes physiques conspirent et s'agitent au bas de la chaire pour apprendre aux étudiants de tous les âges qu'ils ne savent pas le latin.

Les étudiants de tous les âges n'en pensent pas moins qu'il ne sait guère l'enseigner et qu'en ergotant il ne réussit souvent qu'à plonger dans une nuit sans lune une question que voilait un simple brouillard.

Il paraît plus heureux dans son enseignement du latin vulgaire, auquel il convie les passants à coups de grosse caisse. Au cours d'orthophonie, on s'amuse fort à le voir implanter des tuyaux de caoutchouc dans ses orifices nasaux, à jouer avec une bougie et à pincer le nez des jeunes filles.

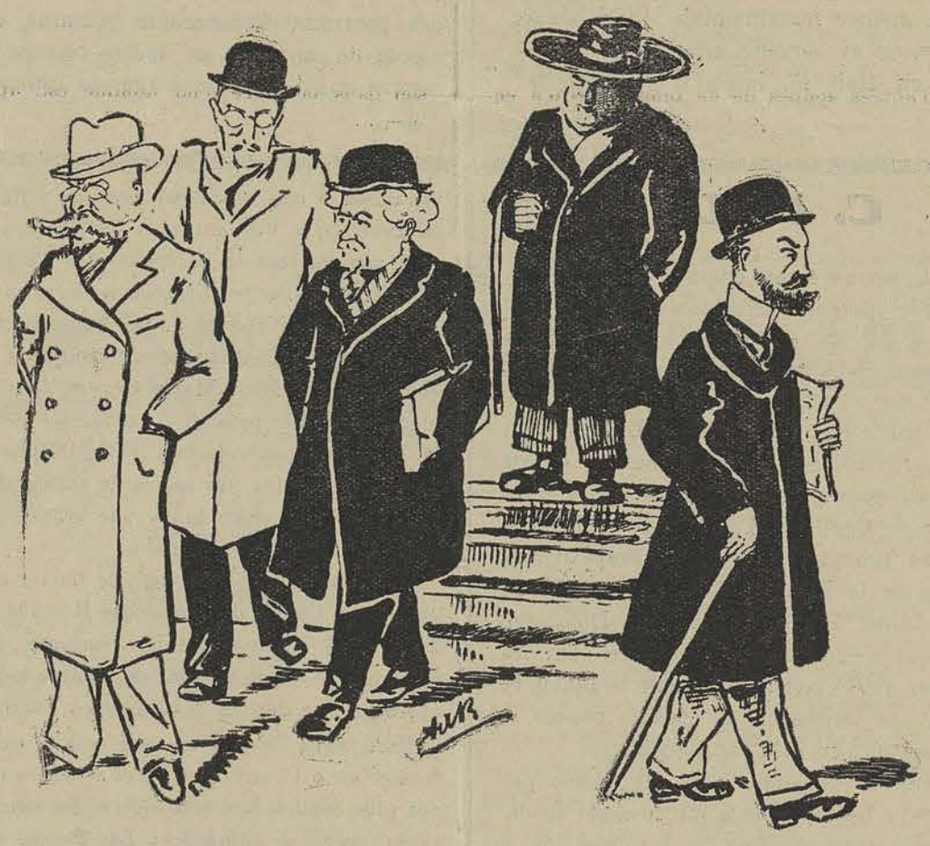
Tous ces spectacles ne manqueraient pas de charmes si, à l'examen, derrière un pupitre incommode qui n'héberge ni les mains ni les pieds, les deux yeux de l'homme-qui-ne-fait pas-de-grammaire ne semblaient vous dire : « Rira bien, qui rira le dernier », pendant que ses mains feuillettent fiévreusement le carnet du bien et du mal, à la recherche de votre pédigrée.

Pour connaître l'issue de ces drames en un acte, sans décors de forêt, qui se passent pendant qu'apprentis-latinistes, phonéticiens ou orthophonistes attendent à la porte, il suffit de voir le masque ravagé de ceux qui sortent ou.. de ceux qui entrent, prêts à s'entendre dire, en substance, que leur science est bonne tout au plus à remplir la dent cariée d'un potache de 5e latine. Les mieux informés sont les professeurs de sections qui n'ont jamais su si Grégoire était un de leurs collègues, tant sa façon de juger les élèves était.. aberrante.

A ce sujet, nos profs de Romane pourraient raconter à quels prodiges de diplomatie et à quels coups de force ils ont dû avoir recours, dans le secret des délibérations, pour isoler et anémier les bacilles de la maladie contagieuse que leurs disciples avaient subitement contractée à la vue de celui à qui la sagesse des nations a donné le cognomen de Pitchou.

Ce nom, beau comme une bouche en cœur, plusieurs générations nous l'ont transmis sans altération phonétique, pour désigner l'être humain qui a sur ses semblables la grande supériorité d'avoir un homonyme célèbre et de connaître le latin.

Le dernier des ROMANOFF.



Propos du poisson rouge

NAISSANCE.

Une nouvelle revue naît. Elle porte son titre **Tendances** en barre de sable sur fond d'azur. Même si l'on met à part le prolifique — en matière d'éditions, s'entend! — M. Desonay et l'inévitable Duchesne, le » Vaillant », reconnaît dans cette équipe beaucoup de ses amis. Il souhaite longue vie à leur étoile, malgré les difficultés qu'ils rencontreront en l'installant au firmament et malgré la douche astrologique un peu froide que, dans « La Libre Belgique » leur a ménagée le « Critique du fichier ».

* * *

OUVERTURE.

Enfin! vient de voir officiellement le jour le discours prononcé par notre éminent Recteur à l'ouverture des cours. Il y aurait beaucoup à dire sur ce discours relativement inédit. (Il n'est pas donné à tout le monde de lire le « Flambeau » ou de supporter, sous une pression de 2 atmosphères, la vue de 100 profs en toge).

Après de savants calculs, le Recteur conclut que les résultats des examens sont plus désolants que jamais et propose quelques remèdes. Nous commenterons cet important laïus. En attendant, retenons en quelques paroles historiques:

« *Il faut supprimer des leçons* ».. « *Je connais trop bien le besoin de sommeil des écoliers* ».. « *Il y a des hommes qui sont à jamais incapables d'enseigner..* »

Enfin, cette réflexion valable sous plusieurs méméridiens:

« *L'essentiel est que les parlementaires acceptent le principe et modifient la loi* ».

* * *

DE FRAIPONT.

Depuis que leur propriétaire a quitté la vie cachée pour la vie publique, le ventre plat et le monocle du paléontolo-rexiste ont franchi les vallées et les monts. Le « Pourquoi Pas? » y est allé d'un bon article et d'un bon dessin. La « Wallonie », qui a des traditions, a reproduit l'article et changé le dessin. L'**homo sapiens** de Fraipont agite dans sa dextre le crâne de l'**homo Spiensis.**

Quant à nous, nous croyons que pour donner au maître une attitude « vraie », il faudrait l'asseoir, les deux pieds sur une table, entre Suzanne Leclercq et le Rhinocéros à narines cloisonnées, un balai couché à l'avant-plan.

CONSULTATIONS

Hoyoux (2de License histoire) : Bien reçu votre lettre. Avons posé vos question au Maître. Pour le deuxième chapitre de votre thèse: « L'histoire du Manchabalisme dans la Principauté de Liége aux XIVe et XVe siècles », Vander Linden vous conseille vivement de consulter J. de Hemricourt. De plus, il se fera un plaisir de vous prêter quelques « mortuaires » annotés.

* * *

L. Colonna (2de Licence Romane) : Le consul d'Egypte, par nous interviewé, s'est montré très étonné. Il ne comprend pas que vous n'ayez plus reçu de lettre. Le servive postal aérien s'effectue cependant fort régulièrement.

Merci pour votre versement au fonds de combat de la Ligue pour la protection du jeune homme.

* * *

Colombin (2de Licence classique) : Fort étonné de ne trouver aucun livre de M. Ders dans les collections si bien fournies, le bibliothécaire en chef de la Royale nous charge de vous prévenir qu'il transmettra incessamment vos demandes au Ministère des Affaires étrangères, lequel se mettra en contact avec notre ambassade de Paris.

En attendant, il vous conseille vivement de bloquer l'allemand (abréviations comprises).

Avons transmis les boutons célibataires à M. Hubaux qui vous remercie.

* * *

R. Meurice (2de Licence romane) : D'après les toutes dernières nouvelles de Paris, il appert que les grands couturiers envisagent pour la saison prochaine, le lancement d'un manteau loutre trois-quarts, légèrement plus court et plus ample que ceux de cette année.

* * *

G. Lecloux (2de Licence germanique) : Le bibliothécaire de la British, en réponse à notre question, nous assure qu'il n'y a encore, à sa connaissance tout au moins, aucune étude sur « La géologie dans les adaptations hollandaises de Shakespeare ».

* * *

L. Duchesne (1re Licence Romane) : Confidentiel. Une chronique du touche-à-tout va s'ouvrir sous peu dans les « Annonces liégeoises ». Vos aptitudes et votre savoir vous désignent pour ce poste éminent. Posez immédiatement votre candidature et faites agir les influences occultes.

* * *

C. Moreau (2de Licence classique) : Pour vos insomnies, résultat d'un surmenage aigu, Mme M. Gévers vous conseille le remède suivant:

Par nuit claire, autant que possible un vendredi 13, mettez-vous à l'affût et essayez d'attraper vivante une taupe mâle, encore vierge; arrachez-lui 6 poils de la queue; broyez les pattes, mêlez le tout; mettez en bouteille et avalez la potion un mercredi au cours de Grégoire, quand celui-ci parlera des mots en qu.

* * *

V. Bol (2de Licence romane) : Voici l'expérience de psychanalyse que vous conseille M. Privat:

Prendre un morceau de papier gommé, 3 soies de sanglier mâle. Appliquez-les sur le nombril après avoir ingurgité 3 wiskys. Alternativement, sucer 3 fois votre gros orteil en disant: « Dada, Dada, Dada, vagadu, vagadu, vagadu ».

Vous coucher sur le dos.

...En vous éveillant, vous aurez trouvé une nouvelle interprétation de « Jeune ménage ».

Lekeu (2de Licence classique) : Monsieur Delatte trouve que vous avez parfaitement raison de baisser les yeux en croisant les jeunes filles. Ne les regardez pas encore, cela vous troublerait l'esprit et nuirait à vos études.

L'ASTROLOGUE.

Monsieur NEVE

rappelle aux romanistes qu'il est chargé d'un certain cours

D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

SOUS L'ŒIL DU MAITRE

Son buste est là, dans une petite niche construite à son intention ; tête de Jules César mal rasé, le regard malicieux Wilmotte nous regarde. La religieuse chargée de la discipline. Il s'appelait Maurice. (A propos de religieuse, il paraît qu'il connaissait mieux celle de Diderot que les vraies. Question de goût !)

En 1890, il fondait à Liége le Séminaire de philologie romane. Comme il s'ennuyait, on lui donna des collègues. Les élèves, depuis A. Doutrepont jusqu'au dernier né, noss' Maurice.

A l'heure présente, quatre dieux président aux destinées des romanistes : un professeur (on le dit ordinaire ; je me demande vraiment pourquoi). C'est un bon type ; esprit curieux, il cherche, retourne à la philologie, et s'occupe d'esthétique. En candidature, il fait un cours d'histoire de la littérature auquel assistent toutes les 1e philos, les germanistes exceptés.

Dire qu'on s'y amuse follement serait peut-être exagéré. Monsieur Etienne ne nourrit d'ailleurs aucune illusion.. les étudiants non plus. Cependant le cours est soigneusement préparé.

Soporifique à ce cours, M. Etienne devient intéressant au cours d'explications en licence. Avec ses étudiants et ses étudiantes, car Mlle Devaux est un peu là, il décortique les textes, les tourne et les retourne.. et l'on cherche ce que Rimbaud a bien voulu dire.

Viennent alors un surchargé et deux chargés de cours.

Le surchargé, c'est M. Delbouille, le gros morceau, la Philologie pure. Des notions de grammaire historique du français, des exercices en candidature ! la terreur des novices qui n'arrivent pas à retenir le tableau du C prépalatal et l'historique de l'évolution.

Puis en licence, un cours de grammaire comparée des langues romanes, une histoire, qui pourrait être bien barbante, mais Maurice a veillé au grain. Des langues romanes, il se soucie fort peu, et juge plus utile d'étudier de grandes questions et de s'attarder à la méthode. Tout le monde y gagne : le cours, le prof et les étudiants.

Puis il y a la grammaire historique, le cours d'exercices, l'explication d'auteurs du moyen-âge, l'histoire de la littérature médiévale..

Les chargés de cours :

Fernand qui fait de tout : du sport, du journalisme, de la littérature.. et, pour remplir ses loisirs, il vient à l'Université. Qu'y fait-il ? Mon Dieu, beaucoup de choses ! Il plaisante avec les étudiants, explique un roman, c'est du moins ce que racontent ceux qui vont l'écouter, ou parle de la littérature ; qu'elle soit italienne, espagnole, française ou tonkinoise, peu importe.

Reste le quatrième cavalier de l'Apocalypse: Robert.. Vivier. Son fief est bien délimité : la littérature italienne en licence, l'explication de textes modernes avec les bambins. On m'a raconté, un jour, j'ignore si la chose est exacte, que notre ami Robert étudiant passait ses heures de cours à faire dessins et caricatures. Il avait, paraît-il, un certain talent.

Il est, lui aussi, écrivain. Il s'intéresse à la Folle qui s'ennuie, puis au Père Antoine et, pour le moment, il prépare l'édition d'un recueil de poèmes chez Marius.

* * *

Après quatre ans de ce régime-là, si tout va bien à bord, on devient licencié et parfois même « agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur » (Ouf !) Mais c'est une autre histoire, bien amusante, mais qui nous entraînerait trop loin.

Atmosphère ? Bonne. Pas de gendarme, pas de discipline : la liberté, des loisirs et une entente cordiale.

Il y a des jeunes filles. C'est inévitable. Après tout c'est peut-être utile. Car que ferait Duchesne ! C'est en tout cas décoratif.

A propos de jeunes filles, une histoire que me contait un ami qui instruit maintenant la jeunesse, et qui fut étudiant.

De son temps, pour les quatre années, ils étaient dix : cinq jeunes filles, cinq jeunes gens (le hasard, paraît-il ; il n'y avait pas de contingentement). Jeunes gens et jeunes filles ne le supportaient guère et quand les demoiselles arrivaient, nos ancêtres commençaient à jouer au football dans l'auditoire, avec une grosse boule de caoutchouc. Si bien que les nobles dames.. devaient vider les lieux.. Las ! les temps ont bien changé. Que diraient-ils, vos nobles précurseurs, ô vous Kunsch, Piron, Bailly.. ?

Jadis dépotoir de l'Université, la Romane est devenue agence matrimoniale ! Déchéance. Recueillons-nous et versons un pleur..

L'auteur en était là, lorsqu'il s'endormit.

ROMANIA.

Dix minutes avec...

Monsieur ETIENNE

Monsieur Etienne ne quitte guère les sommets que pour descendre à l'Université. C'est donc à Ans que je suis allé l'interviewer pour les lecteurs du « Vaillant ».

Il me reçut dans son bureau. Pendant que je lui exposais l'objet de ma visite, je vis qu'il m'écoutait avec tous les signes d'une très vive attention.

— Quelle drôle d'idée, fit-il, mon laïus terminé, de croire que je puis vous dire quelque chose de neuf de la Faculté de Philosophie et Lettres ! Que vous apprendrais-je de mes collègues ? Chacun sait qu'ils sont tous des maîtres parfaits. N'est-ce pas ?

—Et des étudiants, Monsieur le Professeur, ne nous direz-vous pas ce que vous pensez ?

— Les étudiants ? Mais vous les connaissez mieux que moi ! Je ne les vois que lorsqu'ils viennent au cours.

Je proteste :

— Nos professeurs nous connaissent bien mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes ! Leur art de psychologues.. leur expérience..

— Puisque vous y tenez, je vais essayer de vous dire quelques mots des étudiants de Romane. (Ce sont les seuls que je connaisse). En général, ils sont travailleurs et assez intelligents. C'est dommage qu'en licence, ils soient si ennuyeux.

— Ennuyeux, Monsieur le Professeur ?

— Oui, quand ils font une leçon. (Chez nous ce sont souvent les étudiants qui font la leçon et les professeurs qui ne font rien). Il est vrai qu'alors, le cours a lieu dans l'auditoire de première philo. Et tandis qu'en chaire, un élève analyse du Proust ou du Mauriac, je vais regarder les trésors qui ornent les murs. Il y a là des portraits d'empereurs romains, de vieilles pièces de monnaie et toutes sortes d'affaires comme ça.. Ça aide à tuer le temps.

— ..

— Il y a des cours plus amusants que ceux-là. Ce sont ceux où nous étudions Rimbaud. Nous disons tous ce que nous avons à dire à propos du poème qu'il s'agit de comprendre. L'autre jour, un jeune homme nous a beaucoup intéressés en nous parlant longuement, pour éclaircir un vers des « Illuminations », de son Bordeaux, de son Pommard, et même du marchand de vin qui les lui fournit ! Il est vrai que c'était un élève libre. Les étudiants ordinaires n'ont généralement pas de cave.

Monsieur Etienne a eu un très léger sourire en prononçant ces derniers mots. Mais, tout de suite, son visage reprend sa gravité coutumière.

— Puis-je vous demander, Monsieur le Professeur, si parmi vos élèves, vous connaissez l'une ou l'autre valeur transcendante, un de ces jeunes gens dont nous serons fiers plus tard d'avoir été les contemporains à l'Université ?

— Il y a en Romane quelques jeunes filles qui ne sont pas mal du tout. Je ne vous les citerai pas.. Parmi les jeunes gens intéressants il y a un certain Joseph Mélon. Il est en première ; je ne le connais pas encore très bien. Mais il paraît qu'il est de première force au cochonnet. Je ne vous parle par de Piron, notre distingué bibliothécaire, ni de Reps, l'ex-ami de M. Closon, ni de Louis Duchesne, l'homme de lettres si répandu.. Il y a aussi Desonay..

— ? ? ?

— Excusez-moi ! On oublie qu'il est professeur.

Et Monsieur Etienne se met à rire d'un rire qui a quelque chose de grave et d'enjoué en même temps. Cela sied bien à son visage d'ancien mousquetaire entré dans les ordres et resté moustachu tout de même.

L'entretien avait assez duré. Je remerciai Monsieur Etienne au nom de la rédaction du « Vaillant ». Comme je me levais pour prendre congé, ma vue fut accrochée par un objet posé sur la tablette de la cheminée et de part et d'autre duquel étaient rangés les portraits de quelques professeurs. C'était un globe de verre recouvrant une chose noire et velue.

Monsieur Etienne surprit mon regard.

— C'est la barbe que je portais quand j'étais étudiant, me dit-il. Elle est mieux à sa place là qu'à mon menton.

P. L. VAGADU.

COMMUNIQUES ET PETITS BRUITS.

— M. Grégoire nous prie d'annoncer que, même à cette époque de l'année, il recevra avec bienveillance tout étudiant qui veut suivre ses cours de latin vulgaire. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— M. Vanderlinden insiste sur le fait que, quoi qu'en pensent certains, il est chargé du cours de « Méthodologie de l'histoire et exercices certains ».

— M. Delbouille ne se décidera à expliquer les textes latins du moyen âge que lorsqu'il aura des élèves plus intéressants que les historiens.

— On dit que M. Poissinger préparerait une édition abrégée de sa Méthodologie générale, *pour que les étudiants aient le temps de la lire. On ne sait encore si elle portera la « griffe » de l'auteur.*

Casquettes, Calottes, Bérêts, insignes
Chapeaux de scouts et accessoires

MAISON MAGNETTE
Passage Lemonnier, 8 - LIÉGE
Tél. : 266,92

Maroquinerie **Médailles Sport**

"Les types des Maths lassés„ l'ébouriffante revue du C. E. S' sera jouée le 28 janvier au Royal, p. de la République Française, en soirée estudiantine. Tous les students y assisteront !

C. P. L.

Le C. P. L. est un cercle épatant.
C'est un réel paradis d'étudiants.

C'est l'hymne du Cercle, de François Duysinx, qui l'affirme sur un rythme de marche.

Oui, ceux qui connaissent le C. P. L. et suivent de près ses activités peuvent apprécier les efforts qu'il accomplit pour plaire à tous.

En théorie, le Cercle de Philosophie et Lettres, fondé en 1894, groupe autour de son drapeau tous les étudiants de la Faculté. En pratique, il n'en réunit que l'élite. Et c'est dommage. Dommage pour ceux qui n'en sont pas, dommage pour les pauvres types qui ne voient que leurs bouquins et croient qu'il est impossible de jamais réussir si l'on s'intéresse un peu à la vie estudiantine.

« Beau cercle d'étudiants, il ne fait même pas de guindailles! » Le reproche a été formulé au début de l'année scolaire. Sous le manteau, on a même parlé d'une cabale (qui n'a jamais vu le jour). Le C. P. L. n'est pas un cercle de guindailles, non qu'il les dédaigne (les membres de son comité l'ont maintes fois prouvé) mais parce que ce n'est pas dans son genre, parce qu'il tient à associer les jeunes filles à toutes ses manifestations, et qu'en général les jeunes filles préfèrent des réjouissances plus calmes.

L'activité du C. P. L. est double. La partie « sérieuse » ne l'occupe pas moins que la face « distractions ». Qu'on en juge plutôt. La merveilleuse représentation des « Perses » d'Eschyle, organisée à son initiative avec la collaboration si parfaite du « Vaillant » et de l'« Essai », a rappelé aux anciens la réception des Théophiliens en 1934 et la visite des Liégeois à Paris en 1935, avec la fameuse « Nativité ». Les conférenciers invités répondent à l'idéal du cercle: toujours mieux. La conférence de Mme Marie Gevers, la semaine dernière, a rallié tous les suffrages; celle de Mr. H. Philippart, sur les fouilles de Delphes, au début de février, n'aura pas moins de succès. Le C. P. L. projette enfin pour mars une séance de « Commémoration Louis Boumal ».

Rappelons aussi qu'il vient de fonder avec l'« Essai » et le Cercle de Philologie Romane, le Groupe Théâtral de l'Université de Liége, qui va promener en Belgique le programme de théâtre médiéval tant applaudi l'an dernier à Liége et à Paris.

Mais, nous l'avons dit, son comité sait se transformer en « Comité des Fêtes ». Outre qu'il est un des plus fidèles aux « à-côté » des grandes réceptions (qu'on se rappelle « Les Perses »), il organise pour ses membres des réunions intimes dont le programme comprend généralement une causerie familière et humoristique par un étudiant spirituel, ou un des sketches, des imitations et une sauterie au son d'un pick-up. Rien de grandiose, mais ces soirées gardent toujours une atmosphère de saine gaîté qui charme tous ceux qui y assistent.

La grande excursion annuelle, enfin, réunit une soixantaine de participants qui terminent, en chantant l'activité du C. P. L. Et l'on va s'enfermer dans ses bouquins... pour déclarer ou mois d'octobre suivant : Et les fêtes recommencent.

LA CLASSIQUE

Desire plura...
VIRG., **Bucol, IX, 66.**

Quand on est bleu et qu'on entre dans cette succursale d'Athènes et de Rome, l'âme se couvre d'une petite sueur froide.

Toutes sortes de racontars vous reviennent subitement à la mémoire. Les piles de livres aux reliures multicolores vous éblouissent. Les tables rangées en ordre vous étonnent. Les traditions qui remplissent les tiroirs vous écrasent. L'assistant, au garde-à-vous pour rendre service et surveiller, vous épouvante.

Severyns arrive, pochette au vent et en souriant vous demande si vous savez nager. Delatte l'avait précédé en vous demandant, à sa manière, si vous saviez le grec et le latin. Question plus difficile à résoudre !

Quant à Hubaux, il ne demande rien et commence incontinent le cycle de ses histoires vraies, instructives et amusantes en quatre épisodes. Chaque épisode dure un an.

Et l'année s'écoule, en tournant les pages des dictionnaires. jusqu'aux Calendes de juillet, saison des pluies et des orages.

Pharmacie VIVARIO
50, rue de l'Université
LIEGE Télé. 131.60

Eaux minérales - Pansements antiseptiques - Accessoires -

STERNON

A l'Unif, il y a quelques profs sympathiques. Il n'en est pas. Guindé, déhanché, manières « pseudoartiste », il promène en rue un chapeau à bords énormes et un nez toujours en l'air. Cet homme, s'il était resté loin de tout carnaval académique, pourrait être considéré comme un brave type. Malheureusement ,il trouva spirituel de faire de la Science. Catastrophe et suppositoires.

Son domaine ? Une boîte (et quelle boîte !) : l'Institut de Pharmacie. Local universitaire très vingtième siècle, si l'on se rappelle qu'un assistant y prend journellement les présences cinq minutes avant l'heure officielle du labo ; où les profs trouvent attentatoire à leur majesté que les plumes et les poils se mélangent dans l'auditoire ; où les odeurs les plus sternutatoires, diurétiques, laxatives et purgatives se synthétisent et puent à plein nez ; où, enfin, les étudiants ont à l'endroit de leurs Maîtres, une de ces trouilles.. je ne vous dis que cela ! Un exemple entre mille : les futurs pharmaciens, collaborateurs à la revue de Médecine, se sont interdit toute allusion à certain cours de Sternon dont nous allons parler. Un Institut Universitaire ? Nenni ! Un castel sombre et moche, abritant une école gardienne..

Sternon donc, venu on ne sait d'où, apparut un jour à l'Université, comme un champignon dans le verger de ma grand'mère. «Coucou, c'est moi », fit-il. Et immédiatement, envers et contre toutes les traditions académiques, il se para de la toge professorale. Mystère et incompréhension.. officielle.

Mais notre bonhomme n'a point encore satisfaction. Le programme légal lui attribue le cours de Pharmacognosie.

Cela ne suffit pas ! Sternon, se contrebalançant des étudiants, donne un cours supplémentaire : de la Phytochimie. Ah ! les amis, c'est beau, la Phytochimie, surtout lorsqu'elle est revue et corrigée par qui l'on sait. Le type le plus bouché y trouve de la joie pure et saine : des fautes d'orthographe, des fautes de français, des erreurs et encore des erreurs. Pour un prof, rien de plus admirable !

J'y ai appris des choses étranges :

On groupe les amines suivant le nombre de radicaux OH qu'elles contiennent — Les sucres sont des corps en C6 ; le premier terme est en C3 — Cueilli sur la même page (page 409) :Le taux en saponines augmente dans la graine lors de la germination.. Le taux en saponine diminue lors de la germination — Et d'autres, et d'autres, et toujours d'autres !

On se demande s'il fait de l'humour ou s'il se paie la tête de ses élèves. En tous cas, chose certaine, ce qu'il ne fait pas, c'est de la science, même s'il croit en faire.

Son cours de Phytochimie, beaucoup trop dilué et criblé de fautes, défile à une vitesse bête. Il faut le bloquer stupidement, par cœur. O Science, que de crimes en ton nom ! Surtout quand à l'examen le student s'entend demander des détails microscopiques et des précisions.. adorables.

Lorsqu'il rentre dans les voies légales, Sternon ne vaut guère mieux. Il se moque de l'exactitude, c'est plus facile. Il fait des dessins de mauvais élève, ne sait pas se servir d'un polarimètre et a connu d'innombrables tribulations de laboratoire que nous ne dirons pas.

Conclusion : Le pire, c'est qu'il se prend au sérieux, sinon on dirait : « Sternon ? une crème ! » Il y a encore de beaux jours pour l'Université..

ETUDIANTS, faites tous vos achats et confiez vos commandes à une maison spécialisée dans le LIVRE.

Littérature choisie, histoire, droit, médecine, sciences, arts, etc...

Librairie PAX

12, Place Saint Jacques, LIEGE

Rapidité des commandes et des renseignements.

CINE ÉCRAN SUEDE

EARLY TO BED

avec MARY BOLAND

en première exclusivité en Belgique

VUES, ATTRACTIONS, DOCUMENTAIRES

COMMUNIQUÉS

Grandes Fêtes du Carnaval de Cologne avec la F. B. E. C.

Programme A : samedi 6, dimanche 7, lundi 8 février, 2me classe 380 f. 3me classe 275 f.

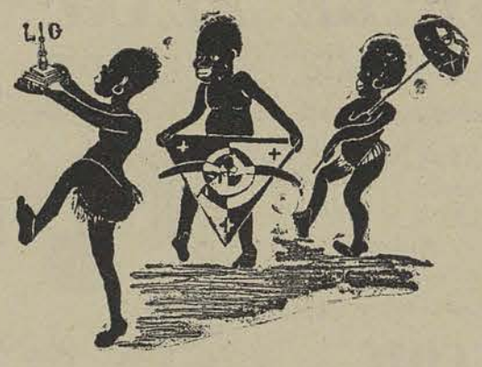
Programme B : dimanche 7 février, 98 francs.

ETUDIANTS ! *Pour vos insignes, vos calottes,* une adresse...

Maison RONGY

11a, rue Saint-Paul LIEGE

Equipements militaires et scouts — Médailles et décorations — Casquettes et insignes d'étudiants — Maroquinerie.



AUCAM

Vendredi 22 janvier à 8 h.

Conférence du R. P. Dahmen S. J.

« La personnalité de Gandhi ».

Les 30 et 31 janvier auront lieu à Namur, les Journées d'Etudes de l'Aucam. — Pour tout renseignement s'adresser à Victor Simon ou à Léon Delarge.

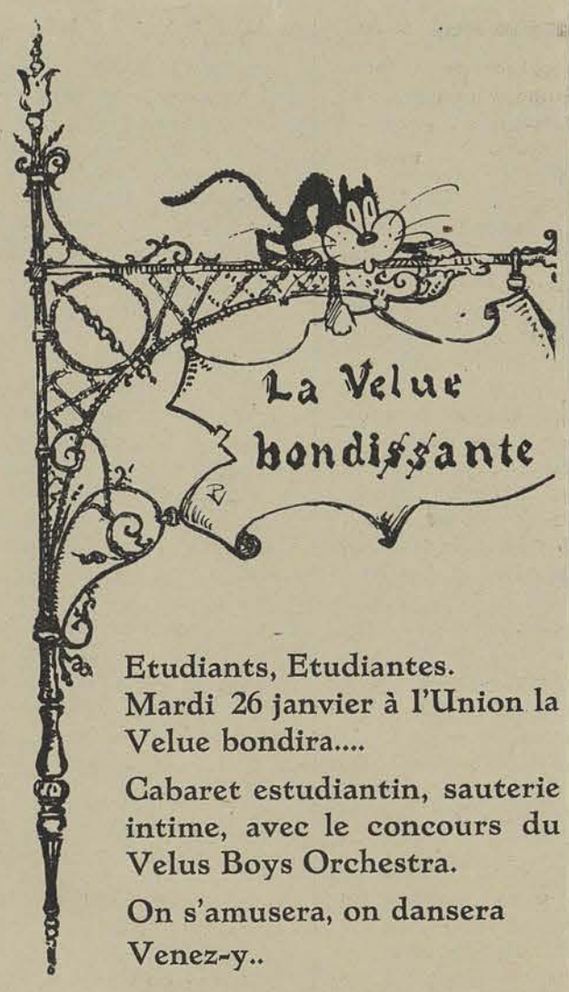
Tous les PORTE-PLUME RESERVOIRS fournis par

la Papeterie MICHEL

RUE VINAVE D'ILE

(Coin du Passage Lemonnier)

sont livrés **gravés au nom de l'acheteur** sans augmentation de prix.



Etudiants, Etudiantes.

Mardi 26 janvier à l'Union la Velue bondira....

Cabaret estudiantin, sauterie intime, avec le concours du Velus Boys Orchestra.

On s'amusera, on dansera

Venez-y..

Maison FRITZ

18, Place du 20 Août

Succursale de l'Atelier Technique :
J. VANDENDAELEN-GRAMMONT

Instruments et Mobilier pour la CHIRURGIE

ELECTRICITE MEDICALE

STERILISATION

Installations complètes de Cabinets Médicaux, Cliniques, Hôpitaux, Dispensaires, etc...

Albert Pirlet (IIe Phil.) : Cela ne tire pas à conséquence.

Paul Henne : Rougir n'est pas faillir.

LES DERNIERS SUCCES

STUDIO-ROMANE présente :

Grand Hôtel, avec Etienne, Delbouille, Desonay, Vivier, Paquot. —

S. Etienne : Le chéri des Dames.

M. Delbouille : C'était le bon temps.

F. Desonay : Le Capitaine Fracasse.

R. Vivier : Je suis un... évadé.

M. Paquot : Un homme en or.

R. Meurice et P. Kunsch : Maître Bolbec et son mari.

P. Kunsch : La ruée vers Laure.

Renée Ulrix et R. Sibille: Le roman d'un tricheur.

Marie-Marthe Levaux: Lucrèce Borgia.

Renée Ulrix : La Maternelle.

G. Bouillon: Fantôme à vendre.

R. Demine : Tarras Boulba.

J. Jeanfils: Après toi, je n'aurai plus d'amour.

J. Sébille : Le vagabond bien-aimé.

M. Piron: Le mari rêvé.

Marthe Frenay : L'ami Fritz.

Annie Lhomeux: Le petit colonel.

Rollin: Stradivarius.

Herzé: Avec le Sourire.

Gérard: Monsieur Peperbol.

Bailly: Un amour comme le nôtre...

L. Van Berckel: Les précieuses ridicules.

Valter: Nu comme un ver.

Braibant: Remettez les boules.

Marchant: Et moi j' te dis qu'elle t'a fait d' l'œil.

L. Gavage... qui rit...

Clari Collinet-Lefèvre: Les amants puérils.

Dessoy: Porc-Arthur.

R. Counasse: Femme d'aujourd'hui.

Remiche : Un rêve blond.

Pauwels : J'aime toutes les femmes.

J.Cherruy: L'absente.

G. Barthels: La Kermesse héroïque.

Reps: Le train de 8 h. 47'.

L. Colonna: Dortoir de jeune fille.

V. Bol: Prête-moi ta femme.

Braibant, Barthels, Remiche, Jeanfils: le Congrès s'amuse.

Précision — Qualité — Elégance

Lunetterie FRITZ

THERMOMETRES - LOUPES, etc.

10 % de ristourne aux étudiants

Place du XX Août, 18
LIEGE (face université).

L'OBJET DE LEURS VOEUX.

Jean Thomas: Etre Manchabale.
Paul Decharneux: Devenir Rexiste.
Louis Delatte: Tourner « L'Equipage » avec Albert Larochette et Madeleine Renson.
Constant Moreaux: Devenir étudiant.
Simone Delbrassine: Etre Sérieuse.
Françoise Flebus: Connaître Janssens.
Emile-Jean Molingen: Colette.
Madeleine Renson: Etre fidèle.
Germain Bidlot: Aimer, boire et jouer aux cartes.

DEVALUATION FRANÇAISE : La

Librairie Bourguignon

16, rue des Dominicains, à LIEGE

informe son honorable clientèle que le prix des livres français a fortement diminué.

LEUR CHANSON PREFEREE.

Suzanne Lenoir: Toujours sourire...
Marie-Thérèse Wallerand: Entre les six mon cœur balance...
Georgette Lénars: J'ai deux amours.
Marcelle Gala: J'ai toujours cru qu'un baiser.
Paul Libon: Je n'ai qu'un seul amour.
Georges Rouvroy: Auprès de ma blonde...

LEUR FILM PREFERE

Paul Colignon: Zouzou.
Marcel Hicter: Je veux me marier.
Hubert Piroton: Les 28 jours de Clairette.
Godefroid Saroléa: Les Croisades.
Lily Delforge: Le train de 8 h. 47
Freddy Assen: J'aime toutes les femmes.

CHRONIQUE DU CINÉMA

Vous verrez...

« L'EVASION ».

L. Carth (D. Montgomery), après trois essais infructuex, réussit cette fois-ci, grâce à la complicité d'Anna (Const. Bennet) qui, par pitié d'abord, par amour ensuite, aidera le prisonnier de guerre à passer entre les pièges que lui tend Goetz (O. Homolka) chef de la police allemande.

Ce sujet présentait un danger : le labyrinthe. Ne disons pas que M. Grommer y est tombé ; mais il ne l'a pas évité.

Sa nationalité, d'ailleurs l'y poussait : l'Anglais n'a pas et n'aura jamais d'esprit de synthèse. Ce n'est pas là un défaut et en cinéma, au contraire, c'est une qualité : mais à condition, alors, de ne pas choisir un roman, fût-ce un roman sans genre.

Le cinéma anglais aurait avantage à abandonner le « sujet » de film et à se consacrer plus spécialement au « scénario » proprement dit ; c'est-à-dire quelques scènes éparses et cependant liées entre elles, projetées arbitrairement aux yeux du spectateur, qui lui-même se chargerait de les adopter à son bon sens.

On aboutirait ainsi à la délicatesse du détail, le tact du petit genre, la nouvelle en cinéma. Mais le propre de la nouvelle est de s'isoler.

PORT-ARTHUR

Un sujet, qui se prête aussi bien au cinéma qu'au roman, ne fût-ce que par sa puissance d'évocation ; coude de l'Extrême-Orient, assiégé pendant un an, au début de ce siècle, révélation du modernisme nippon.

La situation présentée est un amalgame de clichés : Danielle Darieux est délicieusement transformée en ingénue nippone, sœur du chef d'espionnage japonais. Peu avant la déclaration de guerre, elle épouse un officier russe ; durant le conflit, lorsque Port-Arthur sera cerné, son frère s'y trouvant, il naîtra inévitablement des drames, jouant tantôt sur le ton patriotique, tantôt sur la note conjugale.

Et c'est la force du film, d'avoir traversé ce périlleux dédale de convenus, avec une majestueuse sérénité, qui lui fait honneur.

Incontestablement, ce mérite se doit au jeu des acteurs. N'insistons pas trop sur le jeune premier, mais Danielle Darieux et ses autres partenaires, parmi lesquels, tout praticulièrement, Charles Vanel et Jean Max, se tiennent à la psychologie de leurs rôles.

D'autres qualités techniques, comme la haie de marins, que le spectateur passe en revue des yeux de l'actrice et l'admirable vision des combats (que la salle du Métropole donnait en projection agrandie) aboutissent à faire de ce film une représentation, digne d'un gala.

LES BAS-FONDS

Quoiqu'en principe il faille s'opposer à l'adaptation du roman à l'écran (le livre laissant à chacun le loisir d'interpréter à sa guise, tandis que le film impose sa propre manière de voir), on n'en voudra pas à J. Renoir de nous avoir fourni dans « Les Bas-Fonds », une vulgarisation un peu facilitée, mais sans surcharge de l'œuvre impressionnante de Gorki.

On retoruve, dès le début, les traits frappants des auteurs russes d'avant-guerre : la sordide misère des ratés de la vie, la fantasque toute-puissance des fonctionnaires d'Etat et l'éternelle bonté du pauvre.

Les acteurs étant français, les rôles féminins (à l'exception de Suzy Prim) sont mal tenus, en comparaison du moins de la maîtrise que déploient les hommes: J. Gabin réussit une remarquable incarnation du fatal mauvais garçon; Jouvet, l'ironique désœuvré; le Vigan se présente en hystérique lettré, Sokoloff en usurier tartufe etc, etc... tous, sous la même notre d'étrangeté réaliste et sauvage.

Sur chacun d'eux, le cinéaste à promené son objectif, s'arrêtant à quelque détail impressionnant, résumant un tableau suggestif ou ironisant l'un et l'autre trait caractéristique.

De cette parfaite description de milieu, se dégage une grande sympathie, s'apaisant sur le départ des plus jeunes, qui tentent joyeusement de s'échapper à jamais du formidable dégoût de vivre.

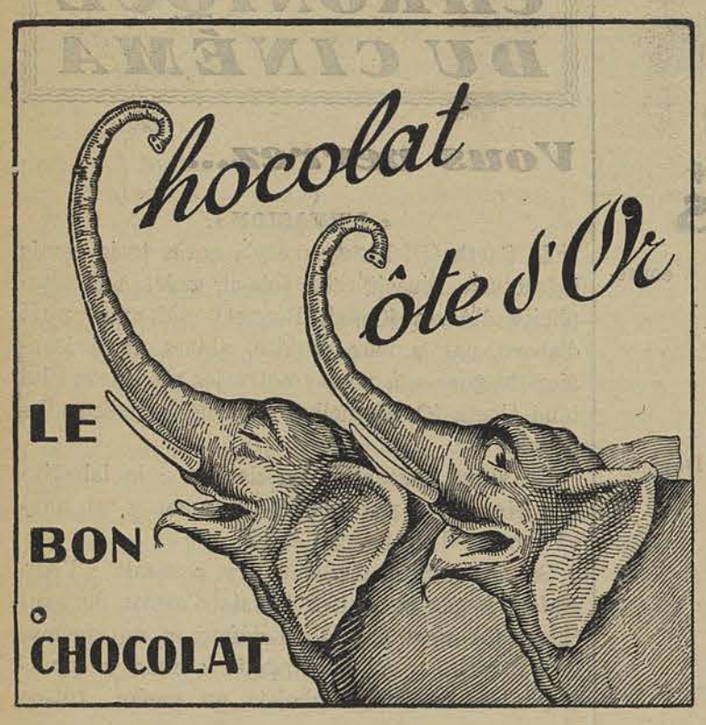
VLIEBERGH H.

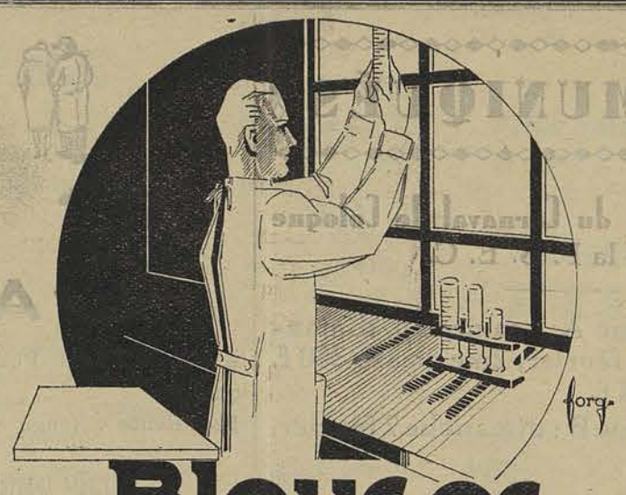
Troisième soirée du

Tournoi de Bridge

Lundi 25 Janvier, à 20 h.

Velue bondissante - Cabaret estudiantin - Sauterie intime - à l'Union le 26 janvier





Blouses de laboratoire
AU TISSERAND
GRANDE MAISON DE BLANC
107-109-111, Rue de la Cathédrale — LIÉGE

Voulez-vous pour vos livres une reliure élégante et peu coûteuse !
adressez-vous à
L'UNION OU MONSIEUR BORGUET
met à votre disposition ses talents de relieur.

Pour vos assurances de toute nature :
Paul MEAN
5, place Bronckart - Liége
C'est un ancien de l'Union

LES PLUS BEAUX CADEAUX
PORCELAINES - BRONZES - MARBRES - ETAINS
OBJETS D'ART - COUPES DE SPORTS
SUJETS ALLEGORIQUES, ETC...
ORFEVRERIES:
Miele et C° - Ercuis - Christofle - Wiskeman sont vendus par
Julien FUGER
LIEGE, 6, rue Saint-Paul - Téléphone 165.93
VERVIERS, 73, rue du Brou
(Fondée en 1890) — Téléphone 132.96
Agréé pour la Vente directe des Cristaux du Val-St-Lambert
Jamais FUGER ne FUT CHER!!
5 % de remise à MM. les étudiants

Appareils Photo
MAISON E. VERDIN
27-29, Rue des Clarisses
Travaux pour amateurs

Tous les livres classiques, scientifiques et universitaires
LIBRAIRIE VERLAINE
Coin des rue André Dumont et place des Carmes
ABONNEMENTS DE LECTURE

BOULANGERIE — PATISSERIE
Maison PUTTERS
Rue St-Paul
Fournisseur de l'Union

Henri HIRSCH
OPTICIEN
104, Rue de la Cathédrale, 104
Spécialité de Compas de tous prix et de toutes marques.
Ristourne spéciale aux étudiants.

Brasserie NIZET, s. a.
Dépôt des Bières
CHASSE ROYALE et LAMOT
VOX PILSNER — LORRAINE
Téléphone 605,96

LIBRAIRIE
Léopold GOTHIER
Fournisseur des Bibliothèques de l'Université
3, Rue Bonne Fortune

CASQUETTES D'ETUDIANTS
INSIGNES
L. DEVILLEZ
Passage Lemonnier, 30, LIEGE
Téléphone 14373

Imprimerie Lithographie Papeterie
Maison Ch. BARE
27, Passage Lemonnier, LIEGE
Spécialité de Cartes de visite
Articles pour dessin - Tout pour le Cotillon
Cahiers
10 % de réduction aux étudiants

Librairie WYKMANS
Fournisseur de l'Université
5, Rue Saint-Paul, 5, LIEGE
MEDECINE - SCIENCES - DROIT
PHILOSOPHIE

BIERES ARTOIS
Les Meilleures

FLEURS NATURELLES
GERBES ET CORBEILLES
DE NOCES ET FETES — COURONNES
J. DEPREZ-HENROTAY
91, Rue Saint-Gilles, Liége
Téléphone: 28312

LIBRAIRIE DEMARTEAU
4, Rue de l'Official, LIEGE
Téléphone 120.88
LITTERATURE RELIGIEUSE
ROMANS — HISTOIRE

Camarades !
Toute l'année, vous pourrez et devez
Soutenir le Fonds Malvoz

INSTITUT SAINTE-MARIE
Rue de Harlez, 35, Liége
FRAGNEE GUILLEMINS
ECOLE DE COMMERCE
ET DE LANGUES
Agréée par l'Etat 6 Années d'études
Bureau de copie — Travail soigné.
PRIX MODERES

" Au Feu de Camp "
SOC. COOP.
8-10, Rue Sœurs-de-Hasque
ARTICLES POUR CAMPISME
ET SCOUTISME
SPECIALITE DE VOILES
POUR CANOES ET BATEAUX
5 % aux étudiants

EN 60 HEURES,
vous pouvez apprendre une langue étrangère à
THE BERLITZ SCHOOL
23, Boulevard de la Sauvenière
Téléphone 258.35 LIÉGE

Les cours peuvent être commencés à tout moment de l'année.

PRINTING C°, S. A. — LIEGE.

Collection « Mystère et Boule de gomme ». *A ne pas lire la nuit.*

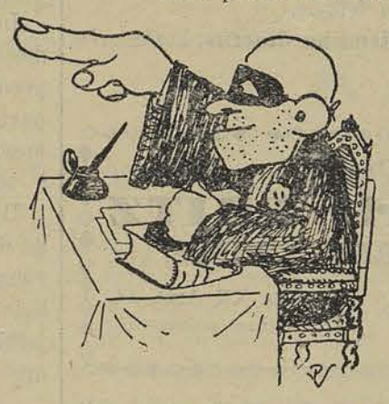
Tempête sur l'Université

ou

Les faiseurs de monstre
(*THE GHOSTLY STUDENT*)

— Grand roman policier par —
SINTAN et STEEMAIR

Traduit de l'anglais par Jenny O'Gloss.



AMOUR - ANGOISSE - AVENTURE

Résumé des chapitres précédents : *Dix étudiants ont subtilisé un maccha à l'amphithéâtre, dans le louable dessein de créer, en lui administrant un philtre souverain, un étudiant parfait. Hélas ! une erreur de formule crée un monstre ! Mais ce monstre est bienfaisant, car il n'exerce ses ravages que dans les rangs professoraux.*

Les Dix parviennent à capturer le monstre et l'enferment dans la citerne du « Vaillant ». En le menaçant de délivrer leur capture, le conseil des « Dix » dicte ses conditions au conseil académique. Celui-ci demande assistance au gouverneur, mais en vain.

Les « Dix » décident de faire un exemple : la prochaine victime du monstre sera Halkin.

CHAPITRE XIX.

Chasse à l'homme.
(suite)

L'auto de l'hexarque de Bronckart roulait à bon allure, suivie à quelques distance du citax qui hébergeait nos deux détectives amateurs. Thonon et Peutchet ne se doutaient de rien et pour passer le temps, essayaient de tirer du monstre des éclaircissements au sujet de l'étrange disparition de Jean Puraye, afin de connaître le lieu où l'infortuné se consumait sans doute à ce moment. Vains efforts, car leur compagnon de route ne répondait à leurs instances que par de vagues et rauques monosyllabes.

Bientôt on fut à Cointe. L'auto roulait sans bruit le long du boulevard Kleyer. Quand on jugea le lieu suffisamment désert, Jacques Begasse stoppa doucement. Le moment était propice pour libérer le monstre sans être vu de personne.

Thonon et Peutchet le prirent chacun par un bras et le sortirent de la voiture. Un moment plus tard, le monstre avait noyé ses formes velues dans la nuit sombre et propice.

Satisfaits de leur besogne, nos deux compères réintégrèrent la voiture de l'hexarque qui rebroussa chemin vers Liége. Tout entiers à la pensée des conséquences qu'allait entraîner leur geste de cette nuit, ils ne remarquèrent pas, sur leur passage, un long réverbère et une vieille poubelle, qui semblaient animés de curieux mouvements oscillatoires.

CHAPITRE XX.

A l'amigo

« En conclusion, vous ne niez donc pas les faits dont Messieurs Braas et Crahay vous accusent », s'écria le commissaire Laifesse, s'adressant à Paul Thonon, Peutchet et Jacques Bégasse, qu'il avait réunis dans son bureau, en compagnie des profs cités plus haut.

«Non !» répondirent en cœur nos trois héros.

« Vous ne voulez pas nous dire où se trouve le monstre à présent ? »

« Mais, Monsieur le Commissaire, intervint Peutchet doucereusement, nous vous répétons que nous ne le savons pas plus que vous ? »

« Vous ne voulez pas davantage nous révéler le nom de vos complices ? »

« Pas question ! » lança Thonon avec force.

« C'est bien, conclut Laifesse, puisque vous vous obstinez, vous n'y couperez pas, mes petits amis. Banlaire, qu'on les fourre tous les trois en boîte ».

« Mais c'est une injustice flagrante !» hurla Peutchet hors de lui.

« La prochaine fois, déclara l'hexarque de Bronckart, lançant des yeux furibonds sur le grand Braas, qui se faisait tout petit dans un coin, (pour autant du moins que faire se peut), je fonce sur tous les réverbères qui se trouveront sur mon chemin !.. »

On dut retenir Paul Thonon qui allait se mettre en devoir de lyncher Crahay.

Dix minutes plus tard, nos trois héros se trouvaient de nouveau à l'amigo, pestant contre la gent professorale en général, et en particulier contre Braas et Crahay, dont le zèle intempestif les avait mis dans cette fâcheuse situation.

« Ne t'en fais pas, déclara Jacques Begasse à Thonon, refoulant à grande peine dans son cœur valeureux la rage qui le consumait, on va voir ce qu'on va voir..»

CHAPITRE XXI.

La Vengeance des « Dix »

La terrible nouvelle s'était répandue à l'Université avec la même rapidité que celles dont L. Detroz se fait le colporteur. « Le monstre est lâché », disait-on de toute part, et l'effroi se peignait à ces mots sur tous les visages. Les étudiants quoique se sachant à l'abri, ne pouvaient pas se dégager de cette lourde et pénible impression qui flottait comme un brouillard autour des bâtiments Universitaires. Aussi, les voyait-on dans les couloirs, dans les auditoirs, partout, l'œil aux aguets, sursautant au moindre bruit. C'était effroyable, terrible, angoissant, hallucinant, fantômatesque, épouvantable, constipant et sternutatoire.

Les étudiantes étaient encore plus frappées ; elles ne parlaient, elles ne riaient plus, elles ne pensaient même plus à flirter ; leur teint était morne, décoloré, sans poudre, sans fard, blême, livide.

Marcelle Henrion et Colette Leperson-ne n'allaient plus jamais s'asseoir au pied des escaliers. Paul Libon se promenait toujours seul, ayant dû renoncer au plaisir des conversations féminines. Cuddel, lui, souhaitait voir le monstre afin de l'interviewer et d'écrire au moins une fois dans sa vie quelque chose d'intéressant pour la Chronique Universitaire du «Journal de Liége » au puissant tirage.

On ne brossait plus ; les couloirs étaient vides pendant les cours, tant on craignait d'être seul à l'approche de celui qu'on ne nommait qu'à voix basse, le monstre, lui, toujours lui.

Quant aux professeurs, ils ne dormaient plus ; on les voyait venir au cours en taxi, en auto blindée que Hubaux avait obtenue de Léon Degrelle par l'intermédiaire du paléontologue-sénateur de Fraipont.

Ce dernier, dont l'angoisse le saisissait à la gorge, ne savait même plus tenir son monocle ; il en avait cassé plus de cent depuis la terrible nouvelle.

Seuls deux profs échappaient à ces sombres craintes et frayeurs qui les faisaient stationner à tour de rôle devant tel endroit secret : Desonay et Halkin.

Le premier était convaincu que le monstre le prendrait pour un étudiant ; quant au second, brave et droit comme un gendarme, il arrivait comme à l'ordinaire, sa mallette sous le bras, sans arme, digne et fier.

Hélas ! il ignorait quel sort lui était réservé.

.. ..

Ce jour-là, Closon donnait cours en première Philo ; il avait déjà parcouru un kilomètre et demi de son cours (celui-ci, pour ceux qui l'ignorent, mesure 2 km. 500 page par page). Il parlait, appuyé contre une mitrailleuse qu'il braquait soit vers la porte, soit vers la Place du Vingt-Août. En attendant de faire parler la poudre, si c'était nécessaire, il mitraillait son auditoire de paroles : « Ne croyez pas que la terreur qui règne actuellement soit isolée dans l'histoire ; que non, certains historiens peu scrupuleux et non avertis ont été jusqu'à prétendre que le moyen-âge avait connu la terrible terreur de l'an mille. Bien que ceci soit une erreur, il nous est quant même permis de dégager le fait que dans les temps reculés du moyen-âge, les peuples vivaient dans une incertitude et frayeur continuelles qui devaient être semblables en tous points à l'angoisse qui nous oppresse. Or, qu'est-il arrivé quand ces populations sont arrivées à un certain degré de civilisation et d'épanouissement? Elles n'ont pas hésité à se lancer dans cette formidable aventure qui, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, ne constitue pas moins la plus formidable épopée que le monde ait jamais connue : les Croisades.

Aujourd'hui encore, nous devons nous inspirer de cet exemple afin de rassembler nos efforts pour la défense de l'élite intellectuelle de la ville de Liége. Si, dans un élan unanime tel que celui qui présida à ce renouveau, nous nous lançons à la recherche et poursuite du monstre, il appert clairement, pour ceux du moins qui ont l'habitude de pareille constatation..

Un cri terrible retentit, un hurlement sinistre ébranla les murs et couvrit les dernières paroles de Closon. Celui-ci, actionnant sa mitrailleuse dans une frayeur telle qu'elle lui ôtait tout contrôle, balayait le plafond qu'il criblait de trous. Dans une cohue indescriptible, tous se lancèrent vers la sortie, livides, et se dirigèrent vers l'auditoire de 2e philo dont les cris semblaient venir.

Que s'était-il passé ?

C'était pendant le cours d'Halkin. Celui-ci, aussi calme qu'à l'ordinaire, parlait de la censure, de l'administraation, etc., avec un ton que tous lui connaissent et qui permettent de supposer des choses les plus attentatoires à sa dignité ; il se leva, descendit de l'estrade et d'un geste puissant ouvre la fenêtre. Personne ne s'étonna, accoutumé à voir s'effectuer pareille manœuvre, quand, tout à coup, à travers la fenêtre bondit une forme velue. Elle s'élança sur Halkin, le prit par les pieds et le fit tournoyer comme une massue au-dessus de la tête de Lucy Van Berckel et de Simone David qui s'évanouirent de frayeur. Emotionné sans doute par ce charmant tableau, le monstre, jetant sa proie sur son dos, poussa plusieurs cris stridents et s'enfuit par où il était venu. En quelques tours et s'aidant de la gouttière ainsi qu'il l'avait déjà fait rue des Fories, il grimpa sur le toit et disparut rapidement.

Une fois de plus, il avait frappé !

(à suivre) (*)

(*) *Tous droits de reproduction totale ou partielle réservés pour tous pays, y compris la République de Pierreuse, la République libre d'Outre-Meuse et la République Nègre de Libéria.*

Etudiants qui dînez en ville, allez tous à l'Union où, pour 5 frs 50, Madame Borguet vous régalera des délicieux produits de sa cuisine bourgeoise.